

nulle torche pour nous éclairer  
pour découvrir la route à nos pas  
incertains

PÉTRONE, *Satyricon*

je serai le serpent je la tuerai je vé-  
rifierai le songe

ESCHYLE, *Les Choéphores*

mais vient quelqu'un soigne le fil  
refait notre visage grand

JEAN SÉNAC, *Pour une terre possible*

*pour Alexandra*

JE NE SAIS si l'on garde imprimée en soi l'image des peluches à qui enfant on donnait la main. Des souvenirs, oui bien sûr, mais une empreinte profonde ? De celle qu'on oublie ou ignore, et qui pourtant vous marque et même façonne ? Des blasons en quelque sorte. S'il en est ainsi, on comprendrait pourquoi certains jeunes gens ont un port de girafe et métamorphosent les rues sur leur passage en de dolentes savanes, et que d'autres imitent à leur insu les tranquilles cétacés ou guettent on ne sait quoi avec une patience de guépard, que d'autres encore, dans ce ballet des chemins croisés et le temps d'un faux mouvement, dégainent leur profil de toucan ou d'iguane, ou secouent leur coiffe multicolore comme celle des oiseaux de paradis.

Laissons-nous croire que ce puisse être le cas et que les doudous inséparables de l'enfance sont, pour le moins, aussi influents sur le destin que les astres et constellations ; et supposons que celui dont il sera ici question ait grandi avec un sanglier, disons bleu (guère réaliste certes, mais qui aurait assuré ses rêves d'une longue descendance et lui aurait légué quelques forts traits de caractère) ; admettons qu'il se soit moulé à cette peluche, désormais réduite à une loque que garde sa mère en souvenir des années où le bambin paraît dans sa salopette verte et sa chemise orange, le voici tel que Simon le radiographie plutôt qu'il ne le voit : presque farouche, ainsi emmitoufflé dans son duffle-coat bleu marine.

Un jeune sanglier campé et un peu hésitant, c'est ce à quoi Simon le compara avec une tendresse à peine dissimulée la première fois qu'il l'accompagna en sortant de la fac jusqu'au

métro. Évidemment ça n'eut pas l'heur de plaire. Solal tenta de rectifier (il s'était toujours imaginé en écureuil volant), affermit la voix qui dérailla, pour finalement renoncer à corriger un si négligeable malentendu. Simon en eut la confirmation : ce garçon était un charmant animal sauvage. Même si on en a rarement conscience, on n'échappe pas au rêve que font nos peluches de devenir des enfants.

Il avait fallu un an pour en arriver là. Avant de se dire au revoir, Simon avait décroché un autre rendez-vous en tête-à-tête. Solal avait proposé d'aller au théâtre. Une ancienne camarade de lycée mettait en scène sa première pièce, *Une demande en mariage* de Tchekhov, dont c'était bientôt la générale. Simon avait aimé la lueur discrète qui avait fleuri sur ses joues quand Solal avait prononcé ce titre et entendu le cocasse de la situation. La partie n'était pas encore gagnée, s'était dit Simon.

Il n'eut pourtant pas besoin d'être trop patient. Les voici au restaurant quelques jours plus tard, puis au deuxième rang de la petite salle noire, puis félicitant les comédiens et la metteuse en scène, puis avalant l'air de décembre et marchant lentement du théâtre vers le quartier où habite Solal. Il a accepté que Simon l'accompagne jusque chez lui. Et quand Simon explique que sa piaule minuscule est à l'autre bout de Paris, déjà le métro ne roule plus. Heureusement le lit est grand et à vingt ans on se couche entre amis comme dans une niche.

Simon ne peut dormir mais fait semblant. Il se décide enfin et pose la main sur la poitrine presque immobile à côté de lui. L'animal ne dormait pas, son cœur déclenche un inaudible grabuge. Encore quelques minutes de ce branle-bas silencieux avant que Solal s'aperçoive que Simon a les yeux ouverts, et que, si cette main chaude pèse sur lui, ce n'est pas parce que son propriétaire croit enlacer dans son sommeil une hypothétique

copine. Simon voit l'effroi briller quand Solal comprend. Il y a urgence. Simon vient se blottir contre lui. C'est fini. Maintenant il n'y a plus qu'à jouer jusqu'au bout. En s'efforçant de ne pas se laisser aspirer par l'ombre prémonitoire de Tchekhov. Les fées sont cruelles, qui mettent au pied des amours naissantes des signes funestes.

Tchekhov a un visage très sérieux, du moins sur la plupart des programmes de théâtre. Il est vrai que son arrière-pays est mélancolique. La neige tombe, des amoureux ne peuvent s'épouser, des familles fuient les enfants morts et les suicidés, on y quitte tous les printemps, des fous et des exaltés jouent la comédie du monde et n'en peuvent plus de souffrir tout en riant trop fort. Tchekhov c'est un pince-nez, de grandes malles, un samovar, un gamin qu'on malmène et qui se tait, des oiseaux qui crient et qu'on ne voit pas, Sakhaline où l'on mange les cadavres, le bacille de Koch décliné en ses complexes effets, une médecine qui n'existe plus que dans les livres, sans antibiotiques ni ADN ni scanner, avec de l'opium et des teintures, du sirop de limace, des frictions camphrées et des ventouses, des sangsues et des potions mercurielles. C'est la toux qui fait cahoter jusqu'aux murs, et finalement la mort par inanition ou noyade dans le sang.

Tchekhov a de quoi être sérieux et ironique. On dit qu'il s'est éteint avec la dernière réplique d'*Une Demande en mariage* aux lèvres. Eh bien, qu'on apporte du champagne! Du champagne pour trinquer à l'harmonie de nos caractères. Rien de tel pour célébrer le bonheur conjugal.

La veille, inutile détail d'une mise en scène pourtant minimaliste, on avait fait déboucher une bouteille à Tchouboukov, qu'ils avaient bu après la représentation avec les quelques invités. Simon raide comme un bambou, souriant et altier. Solal les joues en feu parce que sa camarade avait demandé qui était ce beau brun à ses côtés. Ils s'étaient vite éclipsés.

Et le matin monte. Le ciel est prêt. Le paulownia dans la cour de l'immeuble n'a plus pour se couvrir que des cosses fendues. La vigne vierge a perdu ses feuilles, elle aussi, et les petits rosiers sont réduits à des buissons secs. Solal est assis sur le bord du lit, il doit prendre l'air. Sans un mot il s'habille et sort. Dans la cour il regarde le carré du ciel qui rosit. On dirait qu'il fume une cigarette après l'amour. Si ce n'est qu'il n'a pas fait l'amour. Ils sont restés enlacés de longues minutes sans bouger. Simon s'est approché pour l'embrasser. Solal a répondu, mais tout s'est vite grippé. Le cœur battait moins fort. Il fallait se reprendre.

Il n'y a que ce ciel sang de poulet qui tonitruait désormais. Couleur plus sonore que n'importe quel cri. Solal pourrait hurler et écouter l'écho escalader à toute allure les étages du puits au fond duquel parvient un peu de lumière. Il a froid. Il rentre. Simon l'attend toujours couché. Solal ne dit rien. Puis : Où cela mène-t-il ? Simon ne répond pas tout de suite. Puis : À ça, ici, c'est tout. Solal sent gonfler une conviction plus qu'une voix : ce n'est pas celui que tu attends. Mais aussi : il faut passer par lui. Il sait qu'il ne résistera pas, ne se refusera pas. Il s'allonge et se lance contre Simon.

Solal avait dit vierge, et non puceau. Simon avait pensé : petit menteur. Trop de virtuosité. Et ce genre de don n'est pas inné. Solal ne mentait pas. C'est bien longtemps après, lorsqu'ils eurent la seule discussion sans tabou de leur relation, quand on se dit les secrets qu'on gardait pour soi parce qu'on n'a plus rien à perdre, quand on a cette franchise ultime qui met nus et donne envie de s'unir au moment même où on formule l'impossibilité de vivre ensemble, c'est alors qu'il lui dirait comment il avait appris (dérisoire confiance qui témoignait surtout, il s'en rendit compte, de son peu de confiance en Simon) : une encyclopédie, dont un volume entier traitait de sexualité, de normalité et d'anorma-

lité, des pratiques déviantes et en détail des modes d'entrée à Sodome; et, pour faire planer l'idéal au-dessus des corps-à-corps imaginés, un grand atlas d'art grec, qui l'avait initié aux ruines érotiques de la Méditerranée. Simon, lui, parlerait d'un moniteur de colo et glisserait que l'année de son entrée en sixième il avait fait avec son corps tout ce qu'on pouvait faire, avant d'attendre le jour de sa majorité (pourquoi ce jour-là, peut-être pour être en règle, mais avec quoi?) pour recommencer avec un inconnu, qui l'avait abordé aux Tuileries en lui demandant du feu.

Mais ils en sont encore au moment où l'on coule, ignorants des passés, dans les baisers l'un de l'autre. Ils descendent. Oubliés Tchekhov, Noël qui approche, et les partiels de janvier. Oubliés la cour et le paulownia et les rosiers nus, le ciel sang de poulet, et un rendez-vous que Solal n'a pas annulé, un train que comptait prendre Simon. C'étaient de longs baisers. De ceux qui nous dépouillent de notre peau, font de nous une vaste muqueuse. Solal n'attendait que cela: se livrer au vertige de la pente. Le silence allait s'imposer, mais pour conduire vers une grotte salée, là où les organes se transforment en mollusques et entortillent dans leurs tentacules et villosités, lèchent et têtent le désir, méticuleusement comme des chiens une peau en nage.

Rien ne résistait vraiment, ça tombait tout seul. Il avait fallu la tentative de ce bras posé sur lui pour que Solal soit entier poussé dans les combles du corps partagé. De longues étreintes d'abord, des heures de baisers, des jours, des mois, des éons de baisers. Un temps qui n'était pas suspendu mais étiré au bout d'une langue et de lèvres, tout à goûter la nacre des dents, la moiteur d'une bouche et ce qu'elle ouvrait de refuge où dérouler les excroissances de sa fantaisie et se laisser vibrer à quatre mains et yeux fermés, où se mettre à léviter sur un tapis de semence et de salive.